

## Québec français

### Je t'écris de la main gauche

Gilles Perron

---

D'un bon usage des manuels scolaires  
Numéro 113, printemps 1999

URI : [id.erudit.org/iderudit/56213ac](http://id.erudit.org/iderudit/56213ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)  
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Perron, G. (1999). Je t'écris de la main gauche. *Québec français*, (113), 30–30.

---

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



# Je l'écris de la main gauche

Il y a des gens pour qui le mot *gauche* évoque aussitôt un crochet de Stéphane Ouellet ; et pour qui la *droite*, c'est un solide coup de Dave Hilton. À moins que ce ne soit l'inverse ? Il est rare, au pays de Québec, que l'usage de ces mots renvoie à des idées ou à des partis politiques. Sans doute est-ce parce que nous ne savons pas les utiliser correctement, à force de regarder nos personnalités politiques courir à gauche et à droite sans trop savoir quelle est la véritable position de leur parti. Dans ce cercle où la plupart s'assoient sur la ligne du diamètre, la droite existe, n'en doutons pas. Mais la gauche ?

Dans un monde construit pour des droitiers, il va de soi que c'est par l'usage de la dextre, main habile au poing sur la table, que l'individu sait diriger sans se faire remarquer. Aussi longtemps qu'il garde sa droite, il peut rouler tranquille : il est dans les normes et fait ce qu'on attend de lui. S'il s'aventure dans la voie de gauche, histoire d'aller plus vite et plus loin que les autres, il lui faudra vite revenir dans le rang ; on ne saurait rester à gauche trop longtemps, sans courir le risque de se faire voir par ceux qui surveillent d'en haut. (Vous remarquerez ici que la métaphore de l'autoroute peut servir à autre chose qu'à désigner les TIC !) La droite a donc pour elle la connotation positive que transporte généralement l'adjectif, même transformé en nom. Elle se veut rassurante, rectiligne, le plus court chemin d'un point à un autre.

Une personne adroite (à droite) aura évidemment meilleure presse qu'une autre plutôt gauche. De ce dernier mot, *le Petit Robert* donne, comme première définition : « qui va de travers, qui présente une déviation ». Tout ce qui est à gauche est donc suspect. Il ne faut pas remonter si loin en arrière pour rejoindre l'époque où les gauchers se faisaient taper sur les doigts, alors qu'on voulait leur apprendre à être « normaux » mais, surtout, qu'on tentait d'éloigner le démon qui s'exprimait ainsi à travers eux ! C'est ce même Satan qui avait chassé Dieu après la Révolution russe, laissant toute la place aux méchants communistes qui incarneront la gauche mondiale durant une bonne partie du siècle. Dans le Québec catholique, un communiste, c'était d'abord un athée, élément plus dérangeant que n'importe quelle idée politique progressiste. Selon la tradition chrétienne, les justes s'assoient à la droite du Père ; comment être à gauche alors que Dieu lui-même indique la voie à suivre ?

La gauche québécoise aura donc toujours été marginale, au contraire de l'Europe où, malgré certains dérapages, elle a

fini par acquérir crédibilité et pouvoir. Aujourd'hui, qui fait la différence entre le Parti de la démocratie socialiste (PDS) et le Parti de la loi naturelle ? Le Parti québécois, première manière, est ce que nous aurons connu s'approchant le plus d'une formation politique d'importance professant des idées de gauche. S'il en est encore pour affirmer qu'il s'agit toujours d'un parti social-démocrate, la démonstration n'est pas convaincante. Les idées progressistes au sein des partis traditionnels sont désormais portées par quelques irréductibles, mais qui ne réussissent pas toujours à faire entendre leur voix. Leur présence sert même de caution à leur parti, permettant à celui-ci d'affirmer qu'il a des préoccupations sociales.

Revoyons un peu la dernière campagne électorale, laquelle a permis aux trois principaux partis de se prétendre progressistes (jamais ils ne diront être à gauche, bien qu'ils se défendent d'être à droite...) Chacun a fait de la santé sa préoccupation première, à tel point que nous aurions pu nous croire au milieu d'une campagne canadienne plutôt que québécoise (pour les Canadiens, le système de santé est un des éléments constitutifs de leur identité, ce qui leur permet d'affirmer au monde qu'il ne sont pas des Américains). Au fait, quel qu'un a-t-il entendu parler d'éducation durant cette campagne ? L'éducation accessible, gratuite est une idée de gauche qui cohabite mal avec les compressions budgétaires. Les « coupures » se font, bien entendu, de la main droite (les ciseaux étant conçus pour cette main, tout gaucher vous le dira). Mario Dumont, qui représente l'alternative (j'en tremble !), n'a-t-il pas eu l'idée géniale de sous-financer tout programme d'études qui présenterait des perspectives d'emploi limitées (les sciences sociales, la philosophie, la littérature...) ? Monsieur Bouchard aurait-il été inspiré par le jeune prodige en nous donnant comme ministre de l'Éducation un homme d'affaires ?

La gauche sociale existe (les groupes populaires, les syndicats, etc.) ; mais c'est la droite politique qui mène le jeu. Le problème, c'est que, culturellement, la gauche est un point de départ, la droite un point d'arrivée. Ne lisons-nous pas de gauche à droite ? Le soldat qui marche au pas entend toujours « gauche, droite », jamais l'inverse. Et on a plus souvent vu des syndicalistes passer du côté patronal que le contraire. Le seul espoir qui reste, c'est que tous les gauchistes qui prennent le virage à droite tournent assez longtemps pour, une fois le cercle accompli, revenir à leur point de départ.